

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Chevaux de Hallage. (Bords de la Meuse.) D'après M. P. Vandervin. - Vues d'Italie. La Tour de la Madone. (Bords du Lac de Côme.) - Milton et ses Filles, d'après L. Bonnet. - Attaque d'un Canot par des Requins.

TEXTE : - Nos Gravures. - Voyages. L'Abyssinie. - Trois Cérémonies. - Guta et Béatrix. Légende des Bords du Rhin et de la Geulle. - Histoire Naturelle. Des Animaux domestiques retournés à la Vie sauvage. - La Tour au Lierre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur : C. APPELIAN.
Prop.-Éditeur : HENRI BOGAERTS.

N^o. 49.

— 10^e. ANNÉE. —

9 Octobre 1880.

NOS GRAVURES.

CHEVAUX DE HALLAGE. (BORDS DE LA MEUSE.)

Hastièrre est un séjour aimé de beaucoup de nos peintres, et il n'est pas surprenant que M. P. Vandervin, un des meilleurs animaliers de l'époque, l'ait prise pour théâtre de la scène que nous reproduisons. Mais il a deux Hastièrre,

comme on sait : Hastièrre-Lavaux, sur la rive gauche de la Meuse, et Hastièrre Par-Delà sur la rive droite, qui occupent l'un et l'autre une très-belle position à un tournant du fleuve, au point où la vallée s'élargit considérablement. Hastièrre-Lavaux possède deux cavernes où les géologues ont rencontré, en 1870, de curieux vestiges des âges préhistoriques (Musée de Bruxelles). D'autres trous plus au midi, ouverts en 1876, ont mis au jour deux sépultures de „l'âge de la pierre polie” et trente-cinq crânes

parfaitement conservés. D'un autre côté, des archéologues ont reconnu à Hastièrre les traces d'une voie romaine qui se raccordait à la route de Bavai à Trèves.

Cet endroit mérite donc l'attention du touriste ainsi que les études des savants; il est riche en fossiles, très-favorable aux herborisations; comme nous l'avons dit, des peintres de paysages de Bruxelles et d'Anvers y établissent chaque été leur quartier-général, les amateurs de chasse et de pêche s'y donnent rendez-vous.



CHEVAUX DE HALLAGE. (BORDS DE LA MEUSE), D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. P. VANDERVIN.

Hastière-par-delà est reliée à Hastière-Lavaux par un beau pont. La culée orientale du pont est établie sur la gauche de l'église de l'ancienne abbaye d'Hastière. Une vieille tour branlante, quelques pans de murs calcinés, une église mutilée, mais qui montre encore de beaux débris de l'architecture romane (elle va être restaurée), voilà tout ce qui reste de la communauté religieuse que les Huguenots de France pillèrent et incendièrent en 1568.

Arrivons à l'œuvre de M. Vandevin :

Avec quelle vigueur de pinceau et quelle expression de vérité sont peints ces trois vigoureux chevaux, traînant derrière eux ce bateau lourdement chargé. On se représente ces chevaux en réalité, on les voit tirant de toutes leurs forces, on sent toute la difficulté qu'ils ont à lutter contre le courant du fleuve, tant il y a de la vie et du naturel dans cette œuvre.

Et ce que l'on admire encore, c'est cette riante vue des bords de la Meuse; c'est ce fleuve, coulant paisiblement entre ses rives charmantes; ce sont ces montagnes vaporeuses qui insensiblement s'évanouissent et disparaissent dans le lointain.

VUES D'ITALIE. — LA TOUR DE LA MADONE. (BORDS DU LAC DE CÔME.)

Le lac de Côme, situé en Lombardie, est renommé pour les beautés naturelles et pour les points de vue admirables que présentent ses rives. Il est environné de chaînes de montagnes dont les flancs sont couverts de plantations, de jardins, de charmantes villas. Sa plus grande largeur est d'environ une lieue. Il y a environ cinq lieues $\frac{3}{4}$ de sa partie septentrionale à Belluzio, où il se divise en deux bras, l'un qui s'étend jusqu'à Côme, l'autre qui va du côté de Lecco. Il est élevé de 700 pieds au dessus du niveau de la mer. Il reçoit l'Adda et une foule de ruisseaux. Il est très poissonneux, et nourrit en outre beaucoup d'oiseaux aquatiques.

Parmi les remarquables constructions qui ajoutent à la beauté du lac, on peut citer „la Tour de la Madone,” qui est une partie d'un couvent ruiné, dont les gracieuses proportions se dessinent au loin.

Nous ne sachions pas qu'il se rattache à la Tour de la Madone aucune légende particulière, et digne d'être racontée.

De son sommet, on jouit d'un des plus beaux points de vue du nord de l'Italie.

MILTON ET SES FILLES.

L'an dernier, — dans le n° 23 de notre publication, — nous avons donné une gravure représentant „Milton dictant le Paradis perdu à ses filles,” d'après un artiste hongrois, M. Munkacsy.

Nous croyons faire chose doublement intéressante en donnant aujourd'hui le même sujet, traité par un artiste belge, M. Louis Bonnet, dont les œuvres ont vivement attiré l'attention à l'Exposition internationale et triennale de Namur. — On remarquera ce qu'il y a à la fois de sévère, de touchant et de gracieux dans ce groupe, rendu avec autant d'art que de sentiment.

ATTAQUE D'UN CANOT PAR DES REQUINS.

Ce n'est pas seulement sur la terre et dans les airs que l'étude peut trouver des émotions profondes de terreur! les mers ont aussi leurs animaux de proie, leurs hyènes altérées de sang et de carnage. Parmi ces monstres marins, il en est un dont l'apparition fait fuir devant lui les autres poissons épouvantés, dont la crainte fait frémir les plus hardis navigateurs. Doué d'une force prodigieuse, armé de dents innombrables et irrésistibles, assez grand pour engloutir un canot dans sa gueule effroyable, cette bête horrible ravage les mers et porte partout la désolation et la mort, son nom lugubre seul l'indique, c'est le requin (requiem).

Ce poisson est le plus remarquable de la grande famille des squales. Son longueur ordi-

naire est de 30 à 40 pieds; sa tête qui est aplatie, est d'une laideur hideuse, son museau est arrondi; aux deux côtés de son corps allongé sont deux immenses nageoires dont les mouvements combinés avec ceux de sa queue le font nager avec une telle rapidité qu'aucun poisson ne saurait l'égaliser en vitesse, ni échapper à sa poursuite. A ces avantages, il en joint d'autres plus grands encore. Il sent l'approche de sa proie à une si grande distance, qu'on croirait qu'il la devine, et l'on peut dire que l'odorat est au requin ce que la vue est au vautour; car elle lui sert à compter ainsi pour rien d'immenses espaces qu'il franchit d'ailleurs avec la rapidité d'une flèche. La nature n'a pas borné là sa coupable prodigalité envers ce monstre des mers. Non contente de le doter de sens aussi parfaits et d'une vitesse aussi prodigieuse, elle lui a donné des armes redoutables. Sa gueule est immense et comme en disproportion avec son corps. Dans un requin de 30 pieds, la mâchoire supérieure est de six pieds et la mâchoire inférieure de dix pieds, c'est à-dire le tiers de la longueur du corps, ce qui bornerait l'ouverture à seize pieds, si l'animal n'avait des deux côtés des membranes élastiques qui lui permettent d'écartier encore ses mâchoires et de faire de sa gueule un véritable gouffre. Ces redoutables mâchoires sont armées de plusieurs rangées de dents pointues et acérées. Dans la première jeunesse on n'en observe qu'un rang, mais on en a compté jusque six dans les requins parvenus à toute leur force. Ce n'est pas tout encore: ces dents qui n'ont pas moins de deux pouces de long dans un sujet de 30 pieds, sont édentées comme un scie et chacune d'elles est mobile. Elles sont mues, redressées, couchées ensemble ou séparément, par des muscles placés à leur base.

Muni d'armes aussi terribles, comment le requin qui est le plus vorace des monstres marins, ne serait-il pas le plus redoutable? On le trouve dans toutes les mers et sous toutes les latitudes, et partout ses habitudes sont les mêmes. Féroce, avide de sang, insatiable de proie, véritable hyène des mers, il tue et dévore tout ce qu'il rencontre; il fait ravage parmi les thons, les phoques et les morues. On le voit suivre les navires, les escorter avec constance et guetter tout ce qui pourrait tomber du bord.

Ce qui précède suffit pour expliquer la scène que représente notre gravure.

VOYAGES.

L'ABYSSINIE (I).

Tout en me promenant de ci de là, je mettais les circonstances à profit pour me rendre compte de visu, et compléter sur place ce que je savais déjà, de l'état social et du régime économique de l'Abyssinie.

Au point de vue des productions agricoles, quelle fécondité! Quelle terre généreuse! L'ensemble du plateau éthiopien comprend environ de quatorze à quinze millions d'habitants. Vingt-cinq ou trente jours d'un travail annuel suffiraient pour y semer et recueillir des récoltes capables de nourrir une population cinq fois plus forte. Les famines, qui parfois y désolent certains cantons, ne sont que le résultat accidentel des fureurs sacrilèges de l'homme.

Dans les conditions ordinaires de l'existence, le froment, l'orge, le tiéf, le dourha y mûrissent avec une incroyable rapidité et constituent la base essentielle de l'alimentation publique. Le froment est dévolu aux riches et se cultive, par conséquent, en moins grande quantité.

A côté de ces céréales, tous les légumes des contrées tempérées y croissent sans peine, tous les arbres fruitiers de nos pays y prospèrent. La vigne, notamment, y atteint des pro-

portions considérables, et naguère le Tigré, entre autres, était couvert de florescentes vignobles, lorsqu'un ordre de Théodoros obligea tous les paysans à arracher les plantes, sous le fantaisme prétexte que, le vin étant une boisson royale réservée seulement à ses lèvres augustes, il interdisait à tout Abyssin d'en fabriquer ou de cueillir les raisins dont on pouvait l'obtenir.

Le tedj le remplace, sorte d'hydromel, dont la fermentation s'obtient par le mélange de l'écorce d'un arbrisseau propre à l'Abyssinie avec des rayons de miel baignés dans une eau pure. Il est d'un usage général, et partage avec la bousa, ou bière grossière tirée de l'orge, la faveur des buveurs éthiopiens. Aussi tout le plateau est-il couvert de ruches bourdonnantes dont le miel procure une féconde ressource et dont la cire pourrait fournir un élément des plus abondants à une branche de commerce que l'habitant soupçonne à peine.

Puis, derrière ces végétaux qui nous sont familiers, dans les vallées ou dans les plaines, surgissent du sol, sans autre travail, sans autre soin que la peine d'en récolter les graines ou d'en couper les tiges, le caféier, le coton, la canne à sucre. C'est du royaume de Kaffa, situé au sud de l'Ethiopie, que le café, comme l'indique l'étymologie de son nom, est originaire. Les baies mûres du précieux arbuste, dédaignées de l'indigène, jonchent la terre. Ce furent des marchands musulmans, qui après avoir, il y a longtemps, pénétré jusque-là, au péril de leur vie, en rapportèrent, à travers tous les obstacles d'un parcours de plusieurs centaines de lieues, les premiers échantillons vendus à Massouah. Depuis, on est parvenu, et les Baniens plus que tous les autres, à établir avec ces régions reculées des relations suffisamment suivies pour que chaque année d'énormes masses en arrivent à la côte. Là, des bateaux arabes le chargent et le transportent à Moka d'où, mélangé avec ce qu'en produit l'Arabie, il s'expédie, sous la dénomination de ce dernier entrepôt, par milliers de ballots, dans l'univers entier.

Cette indifférence peu éclairée pour les produits naturels de son sol ne se borne pas là chez l'Ethiopien. L'indigo, la salsepareille, le quinquina, et nombre d'autres plantes du même genre, poussent au gré du hasard, sans que nul ait jamais songé à se demander quelle pouvait en être l'utilité, et surtout sans qu'aucune main se soit baissée pour les cueillir. Le cotonnier donne spontanément la quantité de textile suffisante à la consommation du pays et rien de plus; de la canne à sucre s'extrait hâtivement une cassonade succincte dont les riches font leurs délices.

Mais jamais l'initiative d'aucun travailleur plus entreprenant ne s'est tournée du côté de ces végétaux, pour leur demander davantage, en se livrant à un labeur dont pas un débouché rémunérateur ne lui ménagerait la récompense légitime.

Et ce n'est pas seulement aux plantes saluées dans nos langues européennes d'un nom connu, que se bornent les productions bienfaisantes de ce sol favorisé. Là, c'est le Wadjinos, dont les racines pulvérisées ou les baies mûres contiennent d'infaillibles vertus contre la plus implacable dysenterie; ici d'autres simples d'un effet non moins souverain dans diverses affections; ailleurs, l'endod, broussaille à peine digne d'attirer le regard, et dont les grains jetés dans l'eau engendrent une fermentation active, d'où s'échappe une mousse délicate et blanche comme celle de nos savons les plus fins. Les Abyssins s'en servent pour donner à leurs vêtements l'éclat éblouissant qui distingue ceux des prêtres ou des grands.

Plus loin, voici de nouvelles plantes encore plus difficiles à nommer qu'à décrire, qui, toutes, sont douées de qualités propres, soit pour les remèdes employés par les médecins et les empiriques du pays, soit pour les couleurs de la fresque naïve dont le peintre indigène barbouille les murailles des demeures élégantes ou des églises, soit enfin pour la teinture ou le tissage des étoffes, ou pour l'apprêt des cuirs, que la main de plus d'un ouvrier habile façonne avec un art surprenant.

(1) Nous extrayons ce chapitre, — sur les ressources naturelles et vraiment merveilleuses d'une contrée aussi célèbre que peu connue, — d'un volume fort intéressant et plein de détails nouveaux, intitulé: MER ROUGE ET ABYSSINIE, par Denis de Rivoyre. (Paris, Plon et Cie, Editeurs, 10, rue Garancière. Prix frs. 3.50.)

Bien que restreinte et réduite à l'état stationnaire de toutes les industries livrées à leurs seules inspirations, celle de l'Éthiopie n'en jouit pas moins d'une existence particulière dont l'origine se confond avec celle de la monarchie. C'est dire qu'elle est, de nos jours encore, restée au niveau de ses premiers essais. Si le chef abyssin se revêt avec orgueil de la tunique de soie rouge que, d'ordinaire, il doit à la munificence de quelque voyageur ou de quelque marchand désireux de se concilier ses bonnes grâces, la grande majorité de la nation n'emploie uniformément dans sa parure, que la robe ou le *quârri*, sorti des ateliers indigènes. A Adoua, des métiers d'une simplicité primitive, il est vrai, mais ingénieuse, tissent les merveilleuses toiles de coton ou la mousseline légère dont elle se compose.

Le *quârri* n'est autre qu'une pièce de ces toiles, toute blanche, sans autre ornementation qu'une large bordure rouge ou bleue. Il n'est pas un Abyssin, grand ou petit, riche ou pauvre, homme ou femme, qui n'en soit pourvu; c'est dans ses plis déchirés ou soyeux que chacun se roule sans façon pour la nuit, ou se drape le jour, avec la dignité proverbiale du maintien oriental. Le plus beau de ces *quârri*s, de la dimension d'une couverture de lit, vaut de cinq à six thalaris. C'est la toge des riches. Les autres, dont la trame est moins fournie ou le tissu moins délié, n'atteignent que des prix infimes. En raison de l'universalité de cette mode, la corporation des tisserands est de toutes peut-être la plus nombreuse et jouit d'une considération spéciale.

Puis viennent les tanneurs, teinturiers, corroyeurs, etc. C'est sur les peaux de bœuf principalement que s'exerce l'industrie de ceux-là. Une magnifique peau de bœuf, tannée et teinte en rouge, à Gondar, vaut à peine 2 fr. 50; d'autres moins grandes et toutes préparées ne valent que 1,25 fr. à 1,50. Il est vrai que l'espèce bovine, en Abyssinie, atteint des proportions moins développées que chez nous; l'animal y est de la taille d'un bœuf de Bretagne, et l'espèce se rapproche, quoique beaucoup plus grande, de celle du zébu. Comme cette dernière, elle est douée d'une protubérance charnue entre les deux épaules, laquelle constitue pour le gourmet un morceau de choix.

La couche de tout Abyssin est recouverte, suivant sa fortune ou ses goûts, d'une ou plusieurs de ces peaux. On se les transmet par héritage. Pour le pauvre, du reste, c'est un luxe peu coûteux, dont le bon marché est la conséquence naturelle de l'accumulation des troupeaux, qui, en nombre immense, foisonnent de toutes parts sur le sol de l'Éthiopie.

Dans le but de célébrer dignement une fête ou un événement mémorable, il n'est pas rare qu'un chef fasse abattre 15,000 et 20,000 vaches, dont le peuple se partage les dépouilles. Quelle orgie de viandes sanglantes, alors!... car le plus souvent l'Abyssin, peu initié à la délicatesse de la gastronomie européenne, dédaigne tout raffinement culinaire pour se jeter glou-tonnement sur les chairs pantelantes. C'est par le chiffre des victimes immolées que s'affirme, en telles circonstances, la puissance ou la générosité de l'amphitryon.

La fortune individuelle s'évalue, en effet, d'après la qualité de têtes de bétail que chacun possède, et l'on pourrait s'imaginer le peu de valeur que représente un troupeau de cent bêtes, par exemple, en réfléchissant au prix moyen d'un bœuf de fortes dimensions, qui va rarement au-delà de trois, quatre thalaris. Trois chèvres ou trois moutons se vendent communément un thalari.

L'abondance des pâturages explique celle de tous ces bestiaux. Les trois quarts de la terre, en Abyssinie, demeurent en friche et se parent d'une herbe savoureuse où l'animal trouve sans peine une nourriture dont nulle surveillance ne lui mesure le compte. Des troupes de chevaux, d'ânes et de mulets participent au bénéfice de ce régiment sans contrôle.

DENIS DE RIVOIRE.

TROIS CÉRÉMONIES.

Les cierges sur l'autel sont allumés. — L'Eglise,
Aux rayons du matin s'illumine gaîment;
Le prêtre est à l'autel; l'encens, comme une brise
De printemps, doucement s'élève au firmament.
La grande voix de l'orgue erre mystérieuse,
Comme le vent qui passe en courbant le roseau;
Le prêtre étend les mains sur la foule joyeuse
Et bénit le berceau.

Les cierges sur l'autel sont allumés. — L'Eglise
Sourit sous le drap d'or, les joyaux et les fleurs;
Le prêtre est à l'autel; l'encens, comme une brise
D'été, vient caresser et réjouir les cœurs;
La grande voix de l'orgue éclate radieuse,
Les fronts sont rayonnants et l'âme sans douleurs;
Le prêtre étend les mains sur la foule joyeuse
Et réunit deux cœurs.

Les cierges sur l'autel sont allumés. — L'Eglise
Cache ses murs noircis sous un long voile noir;
Le prêtre est à l'autel; l'encens, comme une brise
D'automne, tristement tombe de l'encensoir.
La grande voix de l'orgue en vain pleure et supplie
Et mêle ses accords aux sombres chants de deuil;
Le prêtre étend les mains sur la foule qui prie
Et bénit le cercueil.

Les cierges allumés sur l'autel, et l'église
Aux murs noircis, couverts d'or, de joyaux, de
[fleurs,
Et de linceuls de mort; l'encens comme la brise
De printemps qui s'élève et caresse les cœurs:
C'est l'univers entier, c'est la vie et la terre;
L'homme demande à Dieu de percer l'avenir,
Mais Il étend les mains sur l'éternel mystère:
Naître, vivre et mourir!

**

GUTA ET BÉATRIX.

Légende des bords du Rhin et de la
Geulle.

I.

Le Rhin est très-riche en légendes, comme on sait; mais il faut que l'on sache aussi que, dans le nombre, il en est beaucoup qui appartiennent originairement à d'autres pays. On les leur a enlevées pour les transporter sur les bords du célèbre fleuve. En voici une preuve de plus.

Près de Caub, cette ancienne ville ayant encore une partie de son enceinte de murailles du moyen-âge, se dressent majestueusement les ruines du château de Gutenfels, détruit au commencement de ce siècle. Ce château était habité, vers le milieu du 13^e siècle, par le comte Philippe de Falkenstein et par sa sœur Guta, qui était d'une beauté remarquable. Une foule de jeunes chevaliers du pays et de l'étranger venaient faire leur cour à la demoiselle; mais aucun d'eux ne pouvait se vanter de quelque succès; la comtesse ne sachant se décider pour personne, renvoya tous ses prétendants.

A cette époque, devait avoir lieu à Cologne un superbe tournoi auquel les chevaliers de tous les points de l'Allemagne étaient invités. Cette fête attira une quantité incalculable de curieux.

Parmi les nobles, assistant à cet exercice, se trouvait aussi un chevalier anglais. Nul ne le connaissait, hors l'archevêque de Cologne; mais le prélat assurait que l'étranger avait les qualités nécessaires pour prendre part au tournoi.

L'Anglais était parfaitement beau et bien fait, avait les manières les plus distinguées, les plus affables; il devint bientôt l'objet de l'attention des nombreuses dames présentes.

Il était équipé comme un roi; le lion d'or qui brillait sur son bouclier, les magnifiques chevaux qu'il avait amenés ne pouvaient que redoubler l'intérêt qu'on lui portait déjà. Il remporta en outre les victoires les plus bril-

lantes et désarçonna les plus vaillants chevaliers.

Le comte de Falkenstein était présent à cette grande fête, ainsi que sa sœur Guta, qui ne demeura point spectatrice désintéressée des exploits de l'inconnu. Elle attendait avec impatience le moment où il lui serait permis de voir à découvert la figure de l'étranger. Elle put enfin jouir à loisir de ce bonheur; mais, dès cet instant, c'en fut fait de la liberté de son cœur. Elle conçut une passion irrésistible pour le bel Anglais, et désira une occasion favorable pour s'entretenir avec lui et s'en faire remarquer.

De son côté, le chevalier mystérieux semblait avoir distingué Guta, et lorsque, soit par hasard, soit par sa propre adresse, elle fut désignée pour remettre le prix au vainqueur, celui-ci lui fit connaître sans détour ses sentiments.

Dans ce moment de surprise, elle avait laissé tomber un gant, dont l'étranger se hâta de s'emparer, puis il demanda à la demoiselle la permission de pouvoir le porter constamment sur lui, en souvenir de cette heure fortunée.

Il s'expliqua encore plus ouvertement dans la soirée du même jour, lorsque, dans la salle de fête, la musique invita à la danse et qu'il devint le compagnon inséparable de Guta. Il lui fit le serment, si elle lui accordait son amour, d'être à elle et de revenir, dans trois mois au plus tard, au château de son frère, à Falkenstein, ajoutant qu'alors il briguerait publiquement sa main et ferait connaître son nom, que des circonstances impérieuses l'empêchaient de divulguer quant à présent. Guta répondit peu, mais ses regards étaient d'autant plus éloquents. Les amants se séparèrent en se serrant la main.

II.

Cinq mois s'étaient écoulés, et l'Anglais n'avait pas encore rempli sa promesse. A cette époque, la race des Hohenstaufen étant éteinte, l'Allemagne fut plus que jamais l'arène où les partis se combattaient pour l'élection d'un empereur. Alphonse de Castille et Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, Henri III, furent enfin proposés, et comme Richard obtint les voix les plus importantes, il fut élu empereur. Après avoir été solennellement couronné à Aix-la-Chapelle, il entreprit un voyage dans l'intérieur des pays soumis à son sceptre.

C'était un beau jour de printemps, Guta se tenait, triste et solitaire, renfermée dans sa chambre. Elle s'y occupait du chevalier étranger, qu'elle ne pensait plus revoir. Tantôt elle l'accusait intérieurement d'une coupable légèreté, tantôt elle le croyait victime de la guerre; enfin son espoir s'évanouissant, elle voulait renoncer aux joies de ce monde et entrer dans un couvent.

Mais voilà que de la chaussée retentissent les sons des trompettes, et qu'un magnifique cortège s'arrête devant le château.

La jeune fille, pour ne pas faire voir ses yeux rouges de larmes, se cache aussitôt dans un appartement éloigné, tandis que le comte de Falkenstein s'empresse de recevoir les visiteurs avec une cordialité hospitalière.

Le comte reconnut tout d'abord le chevalier anglais, et ne fut pas peu étonné lorsque celui-ci lui dit:

— Je suis Richard de Cornouailles, élu empereur d'Allemagne, et viens vous demander la main de votre sœur, dont je me suis épris au tournoi de Cologne, et avec laquelle je suis décidé à partager le trône. Je vous prie de vouloir la faire appeler, afin qu'elle décide de mon sort.

— Empereur et seigneur, répliqua le chevalier, ma sœur Guta souffre depuis quelques mois; un chagrin secret paraît dévorer son cœur; sa jeunesse se flétrit et ce n'est que malgré elle qu'elle reçoit des visites étrangères.

— Veuillez, en ce cas, repartir l'empereur, lui remettre ce gant et lui dire que le porteur désire lui parler.

Ce message inattendu et la vue de son gant changèrent la tristesse de Guta en la joie la plus vive. Elle courut impétueusement vers son amant, et ignorant à quelle dignité il s'était élevé, elle vola dans ses bras. Mais après les premiers moments du joyeux revoir, elle se

souvent que le chevalier ne lui avait encore dit ni son nom, ni sa patrie. Qu'on juge de son étonnement lorsqu'elle apprit de son frère qui elle avait embrassé comme futur époux.

Elle crut d'abord qu'on se raillait d'elle, et

même, lorsque Richard confirma les paroles du comte, elle douta encore, jusqu'à ce qu'enfin l'éclat de la nombreuse et brillante suite, ainsi que les marques de respect prodiguées à Richard, lui donnèrent une certitude entière.

Peu de semaines après, se célébrèrent, avec une pompe impériale, les noces du couple fortuné, et l'heureux comte de Falkenstein donna depuis lors, en l'honneur de sa sœur chérie, le nom de Gutenfels à son château.



VUES D'ITALIE — LA TOUR DE LA MADONE. (BORDS DU LAC DE CÔME.) D'APRÈS M. WORDSWORTH THOMPSON.

III.

La vérité, c'est que les scènes qui viennent d'être racontées, se sont passées au château de Fauquemont, et que l'épouse que choisit

Richard, appartenait à la famille des ducs de Limbourg.

Comme il s'agissait, après la mort de Frédéric II, de mettre fin à l'anarchie qui régnait en Allemagne, les électeurs résolurent de choisir

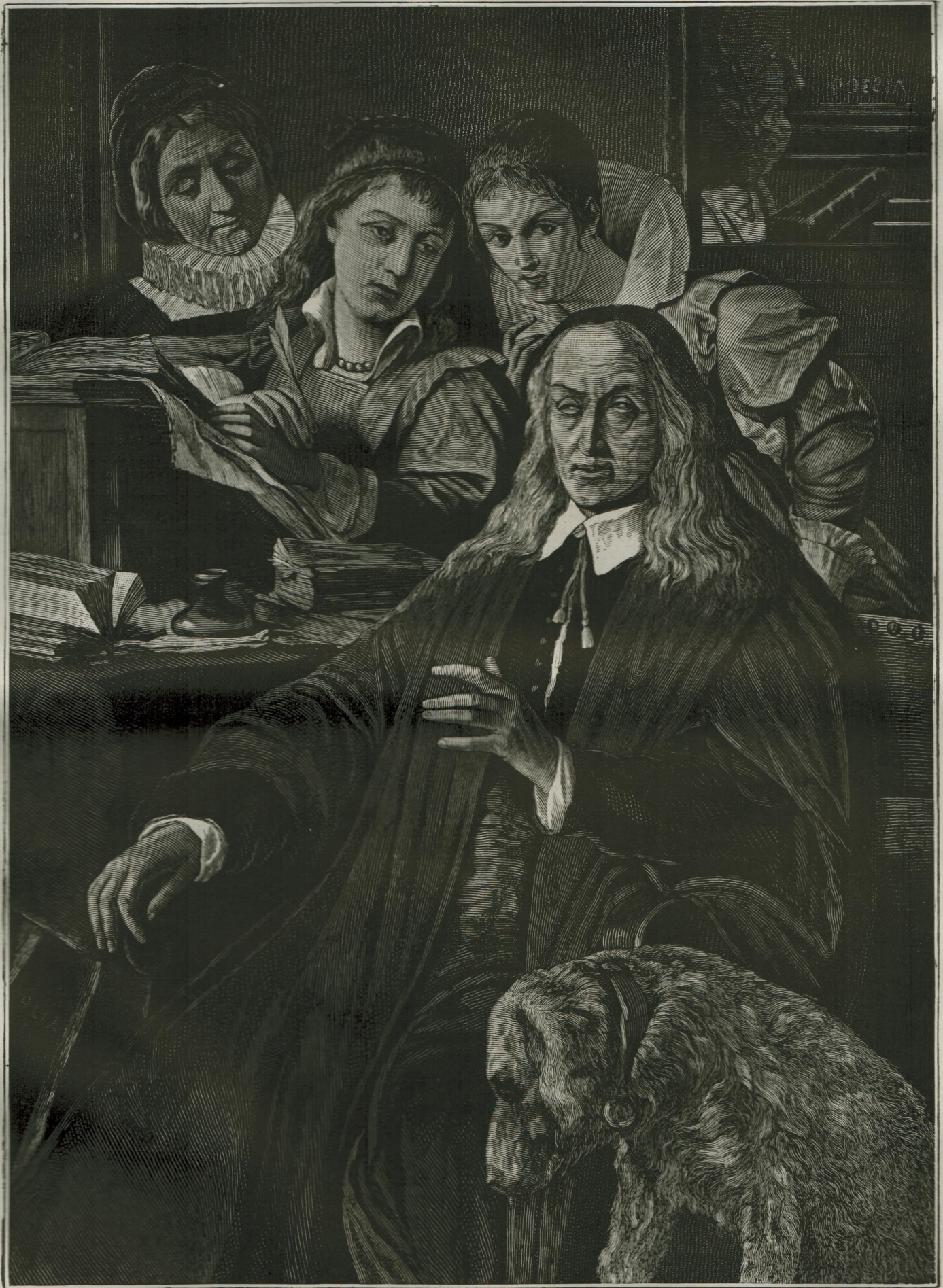
comme empereur un étranger. C'est ainsi qu'ils élurent successivement Guillaume de Hollande et Richard, duc de Cornouailles.

Richard fut couronné à Aix-la-Chapelle le 19 mai 1257, mais ne tarda pas à retourner

dans son pays et ne fit plus en Allemagne que de rares apparitions. Ce fut pendant l'une de celles-ci qu'il résolut de s'allier à une princesse appartenant à la nation dont il était censé être le souverain.

Béatrix, fille de Thierry de Fauquemont, était renommée par l'élevation de son âme, par son esprit cultivé, ainsi que par les grâces de sa personne; elle appartenait, de plus, à une famille dont les membres s'étaient illustrés par

leur héroïsme. Richard, dans un voyage qu'il fit en Allemagne, au commencement de l'année 1269, avait entendu parler de cette princesse, orpheline depuis peu, et avait cherché occasion de la voir. Il la rencontra à Cologne. L'impression



MILTON ET SES FILLES, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. L. BONNET.

qu'elle fit sur lui fut si vive qu'il résolut de partager la couronne impériale avec elle.

Au mois de juin, les voûtes du palais de Kaiserslautern, où s'étaient réunis la plupart des grands vassaux, retentissaient du bruit des

fêtes données à l'occasion du mariage de Richard de Cornouailles, empereur d'Allemagne, avec Béatrix de Fauquemont.

Les deux époux quittèrent la Germanie peu de temps après pour se rendre à la cour

d'Angleterre, dont Béatrix devint un des plus beaux ornements.

Richard ne jouit pas longtemps du bonheur qu'il avait trouvé dans cette union. Il mourut le 2 avril 1272, laissant un riche douaire à sa

veuve, qu' ne tarda pas à voir sa main recherchée par une foule de gentilshommes appartenant aux premières maisons d'Angleterre; mais elle refusa leurs hommages pour rester fidèle à la mémoire du prince qui avait fait si grand honneur à la maison de Fauquemont, et n'avait cessé de lui donner des preuves de l'affection la plus tendre. Elle resta cependant à Londres, jusqu'à ce que la mort vint l'enlever prématurément, le 17 octobre 1277. Ses cendres furent déposées auprès de celles de son époux, dans l'église des frères mineurs, à Oxford.

Il s'agit donc simplement de remplacer le Rhin par la Geulle, Falkenstein par Fauquemont et Guta par Béatrix: une restitution de l'Allemagne au Limbourg! A part cela, elle est fort jolie, cette légende. ED.

HISTOIRE NATURELLE.

DES ANIMAUX DOMESTIQUES RETOURNÉS A LA VIE SAUVAGE.

Il y a, pour la plupart des grands animaux, deux sortes de conditions: 1° l'état sauvage, c'est-à-dire l'état de libre parcours à la surface du globe; 2° l'état domestique, c'est-à-dire l'état de servitude auprès d'un maître.

L'homme, en faisant passer les animaux de l'état de nature à l'état de domesticité, s'est appliqué à développer leurs qualités utiles, afin d'en tirer profit. Mais, en prenant possession d'un animal sauvage, il l'a marqué de son empreinte et même l'a dépouillé de ses caractères primitifs pour le revêtir de nouveaux attributs qui en font une espèce distincte de celle d'où il tire son origine.

**

La domesticité est pour l'animal une dégradation, si l'on considère cet état du point de vue du naturaliste. La nature perd une partie de ses droits sur l'animal qui entre au service de l'homme, car ce dernier modifie le type que la nature a fait, afin de l'approprier à son usage.

Le premier effort de la domesticité est d'adoucir les mœurs farouches de l'animal sauvage et de substituer la docilité à ses instincts féroces; mais une pareille transformation ne s'opère jamais sans enlever à l'animal une partie de sa vigueur et de son impétuosité primitives. Son corps prend de l'embonpoint; ses formes s'arrondissent; ses poils ou ses plumes changent de couleur; et, si cet animal est un carnassier qu'on habitue insensiblement à une alimentation végétale, ses intestins augmentent de longueur.

**

Tous les animaux domestiques ont, ou du moins ont eu, dans la nature, leur type sauvage. Quelques-uns d'entre eux sont sujets de l'homme depuis si longtemps que ce type originel est entièrement disparu, et, dans leur condition actuelle, ils ne nous offrent plus qu'une variété éloignée de l'espèce primitive.

Ainsi, on a voulu faire descendre notre bœuf domestique de l'auroch, dont on trouve encore quelques individus épars dans les forêts de la Pologne. Mais il existe entre eux de telles différences anatomiques, qu'il a fallu renoncer à cette filiation. Cuvier donne pour type au bœuf le „thur," animal vu et décrit au XVI^e siècle par Herberstein, et qui aujourd'hui n'a plus de représentant sur le globe.

**

La souche primitive du chien n'existe plus; on l'a tour à tour fait descendre du loup, du chacal, du renard et même de l'hyène. Pallas le fait venir de tous ces animaux à la fois: du loup viendrait le chien de berger; du renard le chien à museau pointu; de l'hyène le dogue. M. Flourens s'est assuré, par des expériences suivies, que toutes ces suppositions n'ont rien de fondé. „L'hyène et le chien, dit-il, ne produisent point ensemble; le chien et le renard

ne produisent pas davantage; le chien produit avec le loup, mais des métis stériles dès la troisième génération; il produit avec le chacal, mais des métis stériles dès la quatrième. Le chien, ajoute-t-il, vient d'une souche propre, et cette souche est entièrement perdue."

**

La souche du chameau et du dromadaire est également perdue.

Quant à celle du cheval, elle n'existerait plus, selon M. Flourens, qui considère les chevaux sauvages du plateau de la Haute-Asie comme d'anciens chevaux domestiques rendus à la liberté. Cette assertion soulève un point d'histoire naturelle fort intéressant: il s'agit de savoir si les animaux domestiques rendus à la vie sauvage, reprennent le type des animaux sauvages primitifs dont ils sont issus.

Un autre savant, M. Dureau de la Malle, considérant contrairement à l'opinion de M. Flourens, le cheval de la Haute-Asie comme le type du cheval sauvage primitif, compare avec lui le cheval de l'Amérique du Sud devenu sauvage après avoir été domestique. On sait que dans l'origine, les chevaux étaient inconnus en Amérique, et que les premiers de ces animaux qui y parurent furent ceux que les Espagnols y transportèrent lors de la conquête. Aujourd'hui, l'Amérique est le pays où il existe le plus grand nombre de chevaux sauvages; c'est au point que les llanos, les vastes plaines herbeuses du Paraguay, sont parcourues par des troupes de ces animaux, dont quelques-unes se montent à plus de dix mille. Ils proviennent des chevaux de toutes races, de toutes formes, de toutes couleurs, abandonnés, il y a trois siècles, par les conquérants espagnols.

Azara a remarqué le premier, que presque tous ces chevaux ont changé de forme et de couleur, que dans une troupe de dix mille individus on en trouve à peine un sur cent gris, alezan, noir ou pie, et que tout le reste est d'un poil brun à crins noirs. Ce naturaliste a conclu que telle fut la couleur primitive du cheval sauvage. Pour la forme et la structure, ils sont redevenus semblables au cheval sauvage des steppes de Kirghiz dessiné par Pallas.

**

Le cheval n'est pas le seul animal qui, redevenant sauvage, reprenne les caractères du type primitif de sa race. Nous connaissons le type de la poule sauvage par le passage suivant de Varron, qui écrivait 45 ans avant l'ère chrétienne: „Les poules sauvages, disait-il, sont rares à Rome, où on ne les voit que dans des cages. Elles ressemblent, pour l'aspect, non à nos poules domestiques, mais plutôt aux poules africaines ou pintades; elles ne pondent et n'élèvent de poulets que dans les bois et sont stériles dans nos villes."

Il paraîtrait qu'au temps de Varron, les poules n'étaient pas complètement réduites à l'état domestique à Rome, parce qu'il recommande de couvrir d'un filet le poulailler et la basse-cour pour empêcher les poules de s'envoler.

**

Le capitaine William Allen, de retour en 1842 de son voyage d'exploration sur le Niger, rapporte qu'ayant été envoyé pour se rétablir avec ses compagnons survivants à l'île de l'Ascension et ensuite à S^{te} Hélène, il relâcha, chemin faisant, à une petite île du golfe de Guinée, nommée Annobono, par 1^o 25' de latitude sud. Là, sur des pics très-élevés et inhabités, il rencontra beaucoup de pigeons sauvages et d'autres oiseaux auxquels il donna la chasse et qui lui procurèrent une nourriture fraîche et salubre. „Mais l'élément le plus salubre et le plus efficace, dit le capitaine Allen, nous fut fourni par des volailles sauvages, poules et coqs, qui commençaient à être très-abondantes, et qui avaient déjà changé de forme et même de cri. Les habitants de cette île nous affirmèrent que ces nombreux gallinacés étaient provenus de quelques volailles échappées saines et sauvées d'un vaisseau naufragé sur la côte plusieurs années auparavant. Elles étaient

extrêmement sauvages et s'envolaient d'arbre en arbre, en poussant un cri tout-à-fait différent de celui des volailles domestiques."

On doit regretter que quelques-uns de ces coqs et poules sauvages d'Annobono, n'aient pas été empaillés, conservés dans l'esprit de vin et apportés en Europe. On aurait pu en déduire, avec une grande probabilité, la forme et le plumage du coq et de la poule primitifs, originaires de l'Orient et domestiques dans l'Asie-Mineure depuis le huitième siècle avant l'ère chrétienne.

De la comparaison des deux faits rapportés par Varron et par le capitaine Allen, à dix-huit cents ans d'intervalle, on peut conclure que les espèces, même sous le rapport du plumage et de la couleur, se conservent obstinément.

L'homme, depuis cinquante siècles au moins, a puissamment agi sur une trentaine de ces espèces soumises à son empire par la domesticité. Il en a tiré, surtout pour le chien, des variétés très-nombreuses, et nous voyons que, rendues à l'indépendance dans des climats et sur un sol favorables à leur reproduction, il a suffi d'une vingtaine d'années, d'un demi-siècle au plus, pour effacer tous ces changements humains et pour rendre aux variétés domestiques la forme, le poil et même le cri ou le chant de l'espèce primitive.

**

Il résulte de recherches faites sur le porc domestique redevenu sauvage, un nouvel exemple qui paraît confirmer de tout point ce qui a été établi pour le cheval et pour la poule.

Quoique Cuvier ait toujours regardé comme avéré que notre cochon domestique provienne du sanglier commun, il paraît, au contraire, que le cochon d'Europe est issu d'un cochon sauvage de l'Inde, espèce plus grosse et presque inoffensive. Dès l'antiquité, Varron avait fait ressortir les différences qui distinguent le sanglier du porc commun. „Le sanglier, disait-il, est plus grand, plus épais et d'une couleur noire; le marçassin est noir fauve, rayé de blanc; le front est plus bombé dans le sanglier que dans le cochon privé, le groin plus allongé, les oreilles plus courtes et plus arrondies, et les organes internes ont des rapports différents."

Notre cochon domestique est redevenu sauvage dans la Louisiane, sur les bords du Mississippi, et quand on veut s'en nourrir, on est obligé de le tuer à coups de fusil. Sa chair s'est fort améliorée à l'état sauvage; redevenu libre, il a changé de forme et de couleur, mais est resté bien différent du sanglier de nos forêts. Un cochon domestique, introduit dans l'Amérique du Nord, y redevint sauvage; sa progéniture resta féconde, et au bout de trois ans elle ressemblait beaucoup plus au cochon sauvage de l'Inde qu'au sanglier de nos forêts.

Ces divers exemples montrent la constance des espèces et la tendance perpétuelle des variétés produites par l'homme à retourner à l'état sauvage. Il faudrait conclure de cette tendance que l'état de nature est le plus parfait, et l'état domestique une sorte de dégénérescence.

A. PETERS.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

SECONDE PARTIE.

Suite et fin, voir page 384)

XXI.

Le bon vieux pasteur, voyant la malheureuse jeune fille revenue à demi au sentiment d'elle-même, après la scène d'horrible démence qui venait d'avoir lieu, lui dit d'un ton paternel et radouci:

— Venez, mon enfant, quittons cette grotte; suivez-moi.

— Non, non, de grâce, lui répondit-elle, pas encore, mon père. Cette nuit, si belle et si pure, rafraîchit mon front brûlant... J'étais... J'ai soif...

— Eh bien, ma fille, pour avoir des secours, il faut se lever; il se fait tard....

— Veuillez m'entendre, mon père; cette heure est silencieuse: c'est celle où ma mère, me tenant dans ses bras, folle aussi de désespoir, a franchi cette voûte...

— Oui, mon enfant, et c'est là qu'elle a trouvé une noble et sainte femme, qui l'a secourue et la sauvée...

— Et pour cet acte généreux, mon père, cette femme a été perdue d'honneur et chassée...

— Mais le Ciel l'a soutenue, ma fille, et lui garde la récompense de son martyre, de ses vertus...

— Écoutez-moi, mon père, c'est une pensée vaine qui m'égare sans doute... Mais il faut que vous la connaissiez... Ce vertige, qui bouleverse tout mon être, ce désir de la mort, n'est point un effet de la fièvre, mais celui de la réflexion...

Voyant le curé faire un mouvement pour se lever du banc de pierre sur lequel il était assis, Jeanne s'écria avec effort:

— Vous m'entendez, mon père; vous êtes prêtre et confesseur, je vous adjure de m'écouter. Puis, après, votre voix, qui sera celle de Dieu, me jettera l'anathème ou le pardon.

Le curé se rassit en silence, et Jeanne agenouillée continua d'un accent fébrile:

— Vous savez, mon père, où le hasard, le malheur m'ont jetée... Ma volonté m'a fait sortir de cette situation pour adopter de préférence la vie pauvre, laborieuse, honorable... Dans ces deux phases si différentes, je me suis heurtée au mépris, à l'injure... On ne s'est pas inquiété de mon repentir... Partout la réprobation... Cette lutte m'est devenue impossible. C'est alors que deux voies ont surgi à mon désespoir, à mon abandon. Je pouvais me revêtir de honte, ou je pouvais mourir. Je n'ai point hésité, mon père, c'est pourquoi je suis venue. Maintenant, jugez-moi.

— Je vous plains, Jeanne, reprit le vieillard après un silence douloureux; votre âme est plus malade que votre esprit, et, dans tout ce que vous venez de dire, il n'y a ni motif ni excuse à l'acte affreux que vous alliez accomplir. Vous attaquez le monde, ses préjugés; vous vous brisez à l'écueil de son mépris ou de son indifférence. Pensez-vous donc être la seule à souffrir de son injustice? Pensez-vous donc que les lois communes, les usages établis vont se changer pour vous?... Mon enfant, le délire vous égare, et la Providence m'a placé sur votre route, m'a rendu clairvoyant et fort, afin de vous sauver... Vous étiez orpheline, elle vous a donné une brave et digne femme, qui a sacrifié pour vous plus que sa vie, et qui, à votre retour, vous a ouvert ses bras et vous a consolée. A côté d'elle, vous avez un parrain affectueux, un noble dévouement dans Charlot. Ces trois êtres se groupent incessamment autour de vous, pour vous soutenir, pour vous guider... Voyez, enfant, que de biens, que de richesses!... Soyez reconnaissante, élevez vos mains vers le ciel et dites avec moi, dites au fond du cœur: „Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni, et pardonnez-moi.” Il vous écoutera, ma fille, et de plus il vous reconfortera.

Jeanne obéit à l'impulsion religieuse du prêtre; mais tout-à-coup elle succomba au poids de ses émotions; dans sa tête absurde et cerclée, elle ressent des douleurs étranges. Elle passe alors ses mains tremblantes sur son front brûlant, en jetant un cri aigu et déchirant.

— Mon Dieu, Jeanne, qu'avez-vous? dit avec effort le curé.

— Oh! je souffre! je souffre! balbutia-t-elle avec effort.

— La fraîcheur de la nuit vous fait mal, venez, ma fille.

— Oui, oui, mon père.

Et Jeanne veut se lever, mais elle retombe sur les genoux, puis le délire, que les paroles du pasteur semblaient avoir suspendu, reprend un nouvel essor, cette fois effrayant. Son œil fixe et dilaté exprime la terreur, bientôt des cris, des paroles incohérentes s'échappent de

ses lèvres; elle se débat, demande grâce et cherche à fuir l'étreinte du curé, qui dans une indicible épouvante, la retient et cherche à l'entraîner; mais il n'en peut devenir maître: l'émotion lui ôte la force.

Enfin Jeanne, épuisée de ses efforts, tombe privée de sentiment.

— Mon Dieu! mon Dieu! que votre miséricorde nous envoie un secours! Cette enfant se meurt... et je ne puis l'emporter... Que faire?

Et le prêtre, dans un pénible désordre, se met à crier:

— Au secours! au secours!

— Me voilà! me voilà! répond une voix qui n'est pas éloignée

Au même instant un jeune homme paraît.

— Charlot! dit le vieillard, en le reconnaissant, oui, toujours! Mon Dieu, soyez béni!

— Oui, c'est moi; on vous cherche partout, on est inquiet.

— Vite, vite, mon ami, interrompit le curé, là, à l'entrée de la voûte, par terre, sans connaissance, morte peut être!...

— Qui donc?... Que vois-je? Jeanne!

— Oui, oui, Jeanne! Prenez-la dans vos bras doucement, bien, comme cela!

— Jeanne! dit Charlot avec douleur, ici, dans cet état!...

— Je vous expliquerai tout cela, mon ami... mais vite, marchons... Et Marguerite, et Jean-Baptiste, les avez-vous vus?

— Ils sont chez vous, répond Charlot tout en portant Jeanne. Votre absence prolongée nous tourmentait tant que nous vous cherchions de porte en porte... Enfin, on me dit vous avoir vu vous diriger vers la voûte, j'accourais, lorsque votre voix en détresse m'a frappé...

XXII.

Quinze jours après, Jeanne épuisée par une maladie dangereuse, s'éveille dans une chambre toute simple, toute coquette, qu'éclairaient les derniers rayons d'un soleil couchant. De son lit, dont les rideaux étaient un peu entr'ouverts, elle voyait une croisée tout encadrée de fleurs grimpances dont les senteurs parfumées arrivaient jusqu'à elle; au pied de son lit, en face d'elle, elle reconnut avec étonnement le bénitier de Marguerite, pieuse relique à laquelle sa mère attachait tant de prix.

Le calme et le silence régnaient autour d'elle. Au loin elle entendait les essaims d'oiseaux qui, avant de prendre gîte sous les vertes feuilles, chantaient harmonieusement leurs prières du soir; puis la clochette des troupeaux qui rentraient; elle était à la campagne, mais sa pensée confuse et incertaine ne lui offrait aucun souvenir. Cette chambre lui était inconnue, et cette solitude lui inspirait un trouble inexprimable.

Cherchant à surmonter sa faiblesse, elle allait tenter d'appeler, lorsqu'un aboiement joyeux, mais contenu, vint la faire tressaillir de bonheur.

— Turc, se dit-elle, c'est Turc!

Au même instant, on entra avec précipitation dans la chambre; machinalement elle ferma les yeux, et le cœur palpitant, retenant son haleine, elle écouta.

Alors elle s'aperçut qu'elle n'était point seule, et qu'il y avait une personne assise dans un des coins de la chambre.

— Vous ne pouvez donc pas empêcher ce chien d'aboyer? dit cette personne à voix basse à celle qui entra et qui répondit du même ton:

— Turc a tant de chagrin d'être retenu à la chaîne, que lorsqu'il voit un ami il ne peut contenir sa joie. Vous vous rappelez, Jean-Baptiste, lorsque vous l'avez trouvé dans l'auberge, où Jeanne, en revenant pour la seconde fois de Paris, l'avait attaché et enfermé, il a manqué d'expirer en vous voyant.

— C'est vrai; dans son espèce, c'est un bon et dévoué serviteur.

— Maintenant que me voilà, Jean-Baptiste, si, comme nous en étions convenus, vous preniez un peu de repos?

— Merci, mon ami, elle est si calme que j'ai dormi quelques heures près d'elle, et cela me suffit.

— Où donc est Marguerite?

— La pauvre mère a tant veillé, tant pleuré, que M. le curé a obtenu d'elle qu'elle passerait cette nuit dans son lit; elle repose dans la chambre à côté; mais vous-même, mon cher et brave enfant, depuis quinze jours, quinze nuits, vous êtes resté constamment sur pied; vos yeux rouges, votre visage pâle révèlent la plus affreuse fatigue! Songez donc, mon ami, que nous aurons encore peut-être besoin de vous; il faut vous ménager pour elle, Charlot, il faut vous reposer.

— Je suis fort, Jean-Baptiste; d'ailleurs, lorsque je m'éloigne de cette maison, je crains toujours qu'il n'arrive quelque chose à Jeanne, mais dès qu'elle aura repris connaissance, je ne reviendrai plus.

— Oh! ce n'est pas là ce que j'avais espéré, reprit avec tristesse Jean-Baptiste; lorsque M. le curé m'a donné l'argent nécessaire pour vous libérer du service, afin de vous rendre à votre famille, et que j'ai été pour cela à Fontainebleau, vous le savez, mon ami, j'avais pour vous, comme pour elle, des projets que cette infortunée a détruits...

— Oh! ne l'accusez pas, Jean-Baptiste; un autre plus digne a su lui inspirer cet amour que jamais elle n'eût éprouvé pour moi. Lorsque je fus la voir à Paris, sa froideur, ses larmes m'ont dicté mon devoir: celui de taire, de renfermer à jamais en moi cette affection profonde, dont, malgré elle, elle n'a accepté que le dévouement.

— Et dire que M. le curé, sa mère et moi, d'un commun accord, sur l'argent que sa malle renfermait, nous avons acheté cette maisonnette; nous voulions la surprendre au retour en la lui donnant pour dot et pour demeure; puis, comme vous êtes notre fils bien-aimé à nous tous, Charlot, lorsque je vous priai d'arranger le jardinier si ombreux, si rempli de fleurs par vos soins, je me disais: „Pour sa peine il en aura la moitié!” Tous deux, nous avons travaillé au petit champ qui dépend de cette propriété. Dans l'étable vide vous avez eu l'idée de placer Cayette et Blanc-Bonnet, ses deux vaches favorites. Nous comptions que Jeanne vous récompenserait.

— Eh bien, Jean-Baptiste, Jeanne seule jouira de tout cela!

— Oui, mon cher ami, mais Marguerite eût été bien heureuse si vous aviez consenti à devenir l'appui de Jeanne et notre fils à tous; car vous savez si j'aime ma filleule... Le cœur de la pauvre créature est toujours resté pur et honnête; objet d'un juste infâme, tenue dans une véritable captivité pendant des mois, puis retenue par de brillantes et fausses promesses de mariage, la malheureuse victime de ces canailles n'a pu rompre sa chaîne d'abord, et après elle n'a plus osé, cette petite paysanne, tombée comme des nues à Paris, dans un cercle diabolique... Mais laissons tout ça, puisqu'il nous faut renoncer à une espérance longtemps caressée... Pourtant, croyez-moi, Charlot, Dieu est trop juste pour ne pas vous garder une jeune et brave épouse, qui sera bien fière, le jour où mettant sa main droite dans la vôtre en signe d'accord, elle deviendra votre heureuse compagne. Elle vous aimera, elle, car elle comprendra combien vous le mériterez.

— Je l'espère, reprit Charlot avec un certain sourire.

La porte s'ouvrit de nouveau; tandis que Jeanne, profondément émue de cette conversation, dont elle n'avait pas perdu une parole, pleurait en silence, le médecin et le curé entrèrent.

Le bruit de leurs pas fit venir Marguerite. Alors on ouvrit avec précaution les rideaux de la malade, sans qu'un mot fût échangé. Doucement Marguerite glissa son bras sous la tête de la jeune fille, afin que le médecin pût étudier son visage; mais, à ce contact, reconnaissant sa mère, Jeanne joignit avec effort ses mains décolorées, ouvrit ses yeux baignés de larmes, en murmurant d'une voix faible:

— Maman, maman!...

— Oh! s'écria la pauvre mère, elle m'a reconnue!

— Chut! chut! contenez-vous, brave femme. Mais au même instant le regard de Jeanne,

regard lucide, rayonnant de tendresse et d'intelligence, s'attacha de nouveau à celui de Marguerite, qui, éperdue de joie, couvrit son enfant de baisers et de larmes.

Le vieux pasteur abaissa les rideaux du lit sur cette mère et sa fille, en disant avec son bon sourire :

— Pour ces deux femmes heureuses, il ne faut en ce moment d'autre témoin que Dieu.

Tous se retirèrent à l'extrémité de la chambre.

Peu d'instants après, Marguerite jeta un cri; le médecin s'approcha.

— Elle se trouve mal! dit la mère effrayée.

— Non, ce n'est rien; un peu d'émotion, de faiblesse, répondit le docteur en secourant Jeanne, qui en effet revint à elle, et qui, sans parler, sourit à sa mère, puis tendit de nouveau les mains au curé et à son parrain. Ces derniers s'empressèrent de les lui serrer avec affection.

Alors Jeanne plongeait avec timidité son regard dans la chambre; elle arrêta ses yeux fixes et doux sur Charlot, qui, par discrétion, n'avait osé s'approcher.

— Venez donc, Charlot, lui dit avec une tendresse naïve Marguerite; c'est vous qu'elle cherche, c'est vous qu'elle regarde.

Mais Charlot, troublé, heureux de l'expression qu'il croyait trouver dans les yeux de Jeanne, craignant surtout l'émotion indicible qu'il éprouvait, sortit vivement en disant :

— Je vais chercher Turc!

XXIII.

La convalescence fut rapide; tout était bonheur et bien-être autour de Jeanne; assise auprès de sa mère, sous un frais berceau de chèvre feuillée, dans ce jardin dont chaque fleur

semblait lui dire combien elle était aimée, elle subissait l'influence des suaves et heureuses sensations qui l'inondaient de tous côtés. Voulait-elle marcher, le bras de son parrain soutenait sa faiblesse; le curé, le docteur, qui s'intéressaient vivement à la jeune malade, venaient presque chaque soir la visiter.

Le visage de Marguerite était rayonnant: cette maison, ce jardin, étaient pour elle un paradis terrestre.

Un seul être ne partageait pas le bonheur de tous; celui-là était Charlot. Du jour où ses soins étaient devenus inutiles, ses visites avaient été plus rares et plus courtes. Un sentiment profond de délicatesse lui avait fait comprendre que là où il y avait joie, sa tristesse était déplacée. Ne pouvant vaincre son amour malheureux et dédaigné, incapable de feindre, il sentait qu'il devait s'abstenir de le témoigner à Jeanne. C'est pourquoi, résistant aux instances



ATTAQUE D'UN CANOT PAR DES REQUINS.

de Jean-Baptiste, aux prières de Marguerite, on le voyait rarement aux réunions du soir.

Enfin, cette douleur devenant pour lui intolérable, il se résolut à partir de nouveau.

Cette résolution prise, il se hasarda dans le jardin, où Jeanne, comme d'habitude, était entourée du curé, du médecin, de Marguerite et de son parrain. Il voulait annoncer son départ et faire ses adieux; mais dès qu'il fut en présence de celle qu'il aimait d'un amour si sincère, il sentit son courage faiblir.

Pâle, triste et pensif, il la considérait sans avoir la force de parler. Ses traits expressifs reflétaient une anxiété si douloureuse, que tous s'en aperçurent; il y eut un moment de silence et de gêne, commandé par cette tristesse qui gagnait le cœur; on pressentait dans Charlot quelque résolution pénible.

Tout-à-coup, au milieu de ce silence, on vit Jeanne se lever, calme et digne; d'un pas sûr, mais lent, elle se dirigea vers Charlot, et tandis que tous les yeux étonnés se fixaient sur elle, elle dit d'une voix émue mais distincte :

— Charlot, je viens à vous devant ma mère, devant mes amis et mes bienfaiteurs, vous

tendre la main, la première, en signe d'accord... Cette main, que je vous offre volontairement, avec bonheur et confiance, n'est pas le prix d'une simple reconnaissance, pour votre cœur dévoué, mais celui d'une bonne et sainte affection, épurée par l'épreuve, sanctifiée par la conviction. Avec vous est le bonheur, et je viens vous demander si vous me trouvez digne de le partager avec vous?... Avant de me répondre, Charlot, permettez un dernier souvenir du passé, que désormais je veux effacer dans l'avenir... Hier, M. le curé a reçu deux lettres: une de M^{me} Bernard, l'autre de M. Georges de Tracy. La première demandait à me reprendre chez elle; la seconde m'offrait un titre et un nom que vous savez honorables... Ces deux demandes, en me relevant à mes propres yeux, m'ont donné l'espoir, que d'ici à un an, à la fête annuelle de St-Méen, si votre cœur et vos résolutions n'ont point changé, vous me feriez l'honneur de m'accepter pour votre femme, en me regardant dès aujourd'hui comme votre promise.

Charlot ne répondit point à ce discours; il était à genoux, délirant, fou de bonheur,

couvrant la main de Jeanne de baisers, tandis que cette dernière, radieuse et souriante, regardait sa mère. Quant à Jean-Baptiste, un instant étourdi, suffoqué par la joie, muet de surprise, dès qu'il put respirer, il se mit à chanter à tue-tête cette chanson populaire qu'il avait retenue pendant son voyage à Paris :

Quel bonheur! Ah, Dieu, quel bonheur!
C'est moi qui suis garçon d'honneur!

Telle est l'histoire touchante qui nous fut racontée, il y a bien des années, par un enfant du pays. Dans un voyage fait récemment en Champagne, nous avons été désireux d'en connaître la suite. La voici en deux mots: Le bon curé, Marguerite Champlin et Jean-Baptiste sont morts, chargés d'années. Jeanne et Charlot, qui ont eu une nombreuse progéniture, sont cités comme un couple modèle, et leur histoire est restée d'autant plus vivace dans la contrée, que la Tour-au-Lierre est, comme la fameuse grotte, souvent visitée par les touristes, à qui les paysans ne manquent pas de raconter les souvenirs qu'elle rappelle.

H. CARTIGNY.